Irénikon

BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES
PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE

NOVEMBRE 1926. 1re ANNÉE N° 8

(*Pour les* RENSEIGNEMENTS *et* CONDITIONS D'ABONNEMENT, *voir en 3e page.*)

Les Moines de l'Union des Eglises.

S. S. le Pape Pie XI par sa lettre apostolique du 21 mars — « *Equidem verba* » — a exprimé par l'intermédiaire du Primat de l'Ordre de Saint-Benoit à tous les Abbés et Moines bénédictins sa volonté formelle de les voir entreprendre des œuvres pour l'Union des Eglises et concrètement de voir naître dans l'Ordre une institution monastique tout entière consacrée à cet apostolat.

Sous les auspices de la Sacrée Congrégation pour les Affaires orientales et avec l'approbation du Chapitre général des Abbés bénédictins réunis à Rome du 1er au 15 octobre 1925, le noyau de cette institution monastique vient de se constituer en Belgique : c'est le groupe des Moines de l'Union.

But de cette institution :

Se consacrer complètement par les moyens adaptés à la vie monastique et spécifiés ci-dessous à l'apostolat de l'union des Eglises et préparer par une action lente, pacifique et fraternelle le retour des chrétientés séparées à l'unité œcuménique de l'Eglise.

Esprit :

Les moines de l'Union suivront les directives pontificales et principalement celles contenues dans la lettre de S. S. Pie XI citée plus haut, dans un esprit monastique et de charité catholique.

Action : Indirecte s'exerçant par la Prière (liturgique et solennelle dans les monastères) la propagande en occident et l'étude;

Directe, par l'instruction catholique de nos frères séparés, les séjours temporaires et les fondations de monastères en Orient.

Recrutement. — Cette entreprise monastique n'a aucune attache nationale et reçoit volontiers tous les moines sans distinction de congrégation, et comme novices les prêtres séculiers ou étudiants. Après leur noviciat les moines de l'Union recevront à Rome ou dans les milieux orientaux leur formation spéciale.

Moines-prêtres et non prêtres. — Conformément à la tradition monastique encore en vigueur aujourd'hui en Orient, l'Institution comprendra des moines-prêtres (hiéromoines) et des moines non-prêtres (moines) sans autre distinction entre eux que la dignité sacerdotale. En effet toutes les aptitudes professionnelles, artistiques et manuelles doivent concourir également à l'apostolat de l'Union. Tous les membres de la famille monastique participeront à la même vie liturgique et conventuelle et puiseront dans cette parfaite fraternité chrétienne l'unité de cœur et d'âme indispensable au succès de leurs efforts.

Pour plus de renseignements, demander la brochure « *Une œuvre monastique pour l'Union des Eglises* (1) » et la notice qui parait dans ce numéro.

(1) S'adresser au Prieuré d'Amay : 0,50 l'exemplaire; 5,00 la douzaine (port non compris).

Il existe une édition flamande. Les éditions anglaise et allemande sont en préparation.

Irénikon

1re ANNÉE N° 8. NOVEMBRE 1926.

SOMMAIRE :

I. **Articles :** La vie liturgique à Rome jadis et aujourd'hui. (D. Lambert Beauduin). — Saint Théodore Studite (826-1926). (H. Lev.) — La pratique de la confession chez les Slaves (D. Th. Becquet). — A Constantinople (E. C.).

II. **Mouvement des idées :** 1. *Documents :* Congrès Eucharistique de Jérusalem. — 2. *Chronique :* Chronique de quelques églises orientales. — 3. *Echanges de vues :* Heureux progrès des anglo-catholiques ; Pierre et Jean (H. Lev.). — 4. *Revues :* Quelques revues anglaises.

III. **Les œuvres :** — Le groupe des moines de l'Union. — Le congrès de Londres.

Hors-texte et notes : Crucifixion.

I. ARTICLES.

La Vie liturgique à Rome Jadis et aujourd'hui.

Aux yeux de nos Frères séparés, l'Eglise catholique romaine a tellement accentué dans son concept ecclésiastique l'élément extérieur et social ; tout l'appareil législatif et administratif a pris un tel relief que les réalités spirituelles, la considération mystique de l'Epouse que le Christ sanctifie par une union intime avec son être, la mystérieuse communion des Saints dans l'Esprit qui fait les vivants, bref le concept du Corps mystique dont

le Christ est la tête s'est oblitéré et pour ainsi dire effacé. C'est dans cette antinomie que beaucoup de penseurs orthodoxes voient l'opposition la plus profonde entre l'ecclésiologie catholique et la leur.

A les entendre, et nous ne doutons pas un instant de leur parfaite sincérité, notre Eglise apparaît comme une puissante Association religieuse, merveilleusement ordonnée, d'une structure jurdique impeccable, fortement disciplinée par une vaste administration centrale : bref une œuvre de cette terre bien plus que du ciel ; dans laquelle l'industrie humaine compte plus que la grâce divine ; une institution où la conception mystique de l'Eglise du Nouveau Testament et des temps apostoliques reste voilée et exilée au second plan. Les théologiens protestants ont systématisé ce reproche et toute l'ecclésiologie d'Harnack tend à faire du catholicisme romain la suite de l'empire romain. L'Eglise à ses yeux est un grand empire terrestre fruit des entreprises impérialistes des Pontifes de Rome, et qui semble le prolongement et la transposition religieuse de l'Empire des Césars. C'est là du pur rationalisme qu'aucun orthodoxe n'admettrait : ne nous y arrêtons pas ici.

Un orthodoxe qui séjourna longtemps à Rome parlant un jour de cet aspect de l'Eglise signalé plus haut, proposa un argument typique et, nous l'avouons, tout à fait inattendu. « Je viens de passer toutes les fêtes de Pâque » à Rome, je n'ai pas vu une seule fois l'Evêque de la » ville éternelle célébrer avec son peuple les grands anni» versaires de la Rédemption ; la Semaine, sainte entre » toutes, le jour de Pâques lui-même, l'autel du grand » Prêtre était désert. Si vous assistiez à la Pâque à » Moscou ou à Kief ! Quelle différence ! A Rome la vie » sacerdotale et cultuelle du Souverain Pontife s'est raré» fiée au milieu des soucis du gouvernement et de la » souveraineté. »

Ce fait concret, si même il fallait le retenir, paraîtra assez mince à des Occidentaux pour étayer pareille thèse ;

on avouera pourtant qu'il est suggestif, et de nature à frapper un chrétien d'Orient aux yeux duquel la vie liturgique se confond avec la vie religieuse. Il sera donc utile de nous y arrêter.

*
* *

On ne peut le nier : les cérémonies liturgiques présidées par le Pape sont rares aujourd'hui à Rome : quelques fonctions exceptionnelles célébrées à huis-clos dans la Sixtine ; de loin en loin, l'événement extraordinaire d'une messe pontificale à Saint-Pierre : rien de plus. Pratiquement la Liturgie *pontificale*, celle qui mérite vraiment ce nom dans la ville des Souverains Pontifes, n'existe plus. Aucun évêque au monde ne pontifie moins que le Souverain Pontife. Aux plus grandes solennités du cycle, y compris les fêtes de Pâque, malgré le nombre des prélats, la splendeur des rites, la perfection des chants des grandes basiliques, le trône du Seigneur Apostolique « Dominus Apostolicus » est vide et son autel désert. Chose plus grave : notre génération s'habitue à cet état de choses, elle finit par le trouver normal et définitif ; voire même indispensable pour conserver à ces rares fonctions liturgiques le prestige et l'attrait d'un événement exceptionnel.

Faut-il en conclure que le culte public et solennel n'est pas dans les traditions de l'Eglise romaine ? que les Souverains Pontifes absorbés par les soucis du gouvernement universel ont négligé cette principale charge de leur ministère sacré ; bref que l'Eglise mère et maîtresse n'a pas donné à la liturgie la place qui lui revient dans la vie chrétienne du peuple fidèle ?

Pareil reproche s'il était fondé serait grave aux yeux de nos Frères d'Orient. Mais c'est tout le contraire qui est vrai : aucune Eglise n'a développé et intensifié la vie spirituelle collective à l'égal de l'Eglise romaine ; aucun évêque n'a pontifié si fréquemment au milieu de son peuple que l'Evêque de la catholicité, l'Evêque de Rome.

Pour se rendre compte de ces vicissitudes de la Liturgie pontificale, il nous suffira de la considérer à trois époques de son histoire que, pour plus de précision, nous pouvons dater du règne de trois papes se succédant à trois siècles de distance : Clément V (1305) ; Sixte V (1585) ; Pie IX (1878).

Une conclusion évidente se dégagera de ce rapide coup d'œil : La vitalité et la splendeur de la Liturgie pontificale est dans les vraies traditions de l'Eglise romaine. En temps normal la Pâque romaine est aussi solennelle et aussi vivante que la Pâque de nos Frères séparés.

* * *

Avec Clément V (1305) commence l'exil d'Avignon, et avec lui l'institution de la Liturgie pontificale dite palatine qui va porter plus tard un coup décisif à la vitalité du culte public à Rome. Jusque là, la liturgie pontificale était basilicale et stationnale. Soixante fois par an au moins le Pape, aux différentes fêtes du cycle, se rendait avec toute sa cour dans une basilique déterminée pour y célébrer la liturgie solennelle : tout le clergé, tout le peuple était convoqué. D'après le rite de la solennité, ces stations étaient de trois degrés :

1° La sation nocturne ou grande station qui comportait les Vêpres la veille au soir, l'office nocturne au milieu de la nuit et la messe solennelle le matin, tous ces offices étant célébrés par le Pape. Au haut moyen-âge on comptait douze jours environ de grande station : Noël, Epiphanie, Pâques, Ascension, Pentecôte, Nativité de Jean-Baptiste, Saint-Pierre et Saint-Paul, Assomption, Saint-André, etc...

Dans ces stations se déployait toute la pompe du cérémonial pontifical. La veille vers 4 heures du soir le cortège quitte le palais du Latran, le *patriarchium*, et se dirige vers l'église stationnale. Le Pape monte un palefroi blanc richement caparaçonné; il est précédé du somptueux cortège de la cour pontificale, des cardinaux,

du clergé, de la noblesse romaine, des hauts magistrats de la cité.

Sur le seuil de la basilique, le clergé local reçoit solennellement le Pontife ; et après tous les rites préparatoires, celui-ci prend place au siège central du *presbyterium* et l'office commence, l'office des premières Vêpres.

Celles-ci terminées, toute la maison pontificale prend logement dans des auberges voisines réquisitionnées par le cérémonial lui-même, « hospitantur in domo Aculiæ (auberge de l'obélisque) et dominus hospitii debet præparare lectos de suis bonis linteaminibus ». Le Pape se retire dans des appartements aménagés à proximité des sacristies des principales églises stationnales et *parum pausat.*

Au milieu de la nuit, au son des cloches, toute le monde se relève pour la célébration solennelle des Virgiles, qui durent environ trois heures et que le Pape préside. Après quoi, second repos jusqu'à la messe solennelle suivie du retour processionnel au palais du Latran vers midi.

2° D'autres solennités ne comportaient que la station diurne, la messe pontificale sans l'office de nuit. La plus célèbre de ces stations diurnes, d'ailleurs très nombreuses, est celle à la basilique Saint-Pierre le lundi de Pâques (1). Rome prend alors l'aspect des plus grands jours : Surrexit Dominus vere et apparuit Simoni : tout le peuple est convoqué à la basilique de Saint-Pierre, du grand témoin de la Résurrection. Le cortège pontifical, avec tous les ordres palatins, se rendra en grande pompe du Latran au Vatican, traversant ainsi la cité dans toute la longueur.

Comme jadis pour ses vainqueurs, Rome prépare au Christ triomphant et à son Vicaire une véritable apothéose. Sur tout le parcours, des arcs de triomphe *arcus*

(1) Quand Charlemagne vint célébrer à Rome les fêtes de Pâques sous le pontificat d'Adrien Ier (l'an 774) le royal pèlerin prit part à cette station. Voir Liber Pontificalis P. L., t. 128, col. 1178-1179.

honorabiles dont les *Ordines* fixent minutieusement la dimension, l'emplacement et la dépense : dans l'*ordo* du cardinal Cencio, plus tard Honorius II (1216-1227), on en compte une centaine (2).

A tous les carrefours, le clergé des églises voisines est convoqué et apporte au Pontife l'hommage de l'encens : *pro thuribulo dato* : plus de 200 églises sont mentionnées dans l'*ordo* du XII[e] siècle.

Les Saints Mystères achevés, le Pape, le front ceint du diadème, est reconduit à son palais du Latran avec plus de magnificence encore qu'à l'arrivée. Toute la ville se porte sur son passage : par endroits la foule est si compacte que le cortège a peine à se frayer passage. Mais les habiles cérémoniaires ont imaginé un stratagème : aux carrefours plus encombrés, on lance dans les rues adjacentes des poignées de menue monnaie : procédé ingénieux et inoffensif pour disperser les foules... *ut sic multitudo populi, quæ impedimentum præstat domino Papæ, removeri possit denariis ipsis colligendis intendens.*

Quand la cavalcade passe à proximité du ghetto, une délégation des fils d'Israël vient présenter la loi et rendre hommage au Pontife : ... *ei legem suam præsentant faciuntque laudes.*

La station du mardi de Pâques à Saint-Paul s'accomplit selon le même cérémonial.

3° Enfin il existe une troisième série de fonctions liturgiques que le Saint Père préside : ordinations ; bénédictions solennelles ; processions aux tombeaux des Martyrs les plus illustres ; cérémonies extraordinaires qui ne comportent ni l'office ni la messe.

Telle fut dans ses grandes lignes la liturgie pontificale pendant environ huit siècles, depuis saint Grégoire le Grand (590) jusqu'à Clément V (1305), le premier Pape qui résida à Avignon.

(2) Tous les renseignements de cette description sont puisés dans les *Ordines* I, VII, XI, XII, XIV, qui décrivent la liturgie pontificale du VII[e] au XI[e] siècle. Ces *Ordines* se trouvent : MIGNE P. L., t. 78; MABILLON, Musaeum Ital., t. II, Paris, 1689.

Cet exil des Papes, désastreux à tant de titres, mit fin au culte solennel des stations; la liturgie pontificale, privée en terre étrangère des grandes basiliques romaines, des tombeaux des martyrs et de tout le cadre de la ville éternelle, devient une liturgie de palais. Dans l'enceinte de son château-fort d'Avignon le Pape fera installer une chapelle palatine où dorénavant s'accompliront, dans un rite forcément réduit, les grandes fonctions que la Rome des Papes avait connues pendant tant de siècles.

La liturgie palatine a définitivement pris la place de la liturgie basilicale et stationnale. Et quand, après un siècle d'exil et de schisme, Rome retrouvera son vrai Pontife, le souvenir même des antiques splendeurs liturgiques aura disparu; personne, ni Pape, ni cardinaux, ni prêtres, ni fidèles, n'a connu l'usage des stations solennelles : la liturgie palatine est définitivement entrée dans les mœurs.

Aussi les Papes s'empressent-ils une fois la paix rétablie d'ériger dans leurs palais de vastes chapelles : au Vatican, Sixte IV érige la Sixtine et Paul III la Pauline; au Quirinal Paul V en fait autant. Au lieu des foules qui encombraient jadis les basiliques, quelques rares privilégiés franchiront l'enceinte sacrée : la liturgie pontificale est devenue, pour un temps du moins, palatine, jusqu'à ce que le grand réformateur Sixte V (1585) monte sur le siège de Pierre.

*
* *

Après trois siècles d'interruption, Sixte V, dès la première année de son règne, conçut l'audacieux projet de renouer l'antique tradition et de restaurer la grande liturgie des stations. A cette fin il publia le 13 février 1586 la Constitution apostolique *Egregia* (3). Il y fixe toute la série des stations, règle toute le cérémonial, prend des mesures d'ordre public pour faciliter la participation du peuple, fait renouveler la voirie en vue des processions

(3) *Bullarium Romanum* (Napoli, 1883), t. VIII, p. 663.

solennelles, bref il tente un effort énergique en vue de cette restauration qu'il appelle de tous ses vœux.

Le régime nouveau fut inauguré cette année même par la station à Sainte-Sabine, le premier jour du Carême. Le Pontife octogénaire y distribua lui-même les cendres ; et à partir de ce jour, il se fit un devoir de participer à toutes les assemblées solennelles dont il venait de fixer le cycle annuel : « alle quali egli non mai mancô d'intervenire, per quanto il tempo fosse cattivo » (4).

Les successeurs de Sixte V ne déploièrent pas la même énergie, et la liturgie palatine reprit insensiblement la place prépondérante, sauf pour quelques grandes stations au Latran, à Saint-Pierre et à Sainte-Marie-Majeure, et pour quelques cérémonies extraordinaires. Sur les cinquante ou soixante chapelles pontificales qui se célèbrent aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, huit ou dix à peine sont basilicales ; toutes les autres se célèbrent à la Sixtine du Vatican ou à la Pauline du Quirial, selon le lieu de résidence.

*
* *

Cet état de choses se maintint jusqu'en 1870. Après le 20 septembre, la Cour pontificale prit le deuil et une sorte d'interdit suspendit toutes les fonctions liturgiques solennelles. Depuis 1870, Pie IX ne descendit plus à Saint-Pierre que pour y recevoir en 1878 sa sépulture provisoire. Bien plus, la liturgie palatine de la Sixtine cessa de se déployer. Aucune fonction pontificale même palatine ne marqua le XXV[e] anniversaire du pontificat en 1871 (5), événement unique pourtant dans toute l'histoire de l'Eglise.

Léon XIII lui-même fut couronné à huis-clos dans la Sixtine et en cette circonstance, qui jadis comportait les rites les plus solennels et les plus populaires de la liturgie romaine, le nouveau Pontife ne crut pas même pouvoir

(4) Moroni, *Le Cappelle Pontificie*, Venezia, 1814, p. 28.
(5) *Civilta Catholica, 1871. Vol. 3, p. 171.*

donner la bénédiction à la foule qui remplissait la basilique (6).

Les canonisations même, jadis si solennelles, s'accomplissaient en privé dans la salle au-dessus du portique de Saint-Pierre, comme il arriva en 1881 (7).

Au début de ce même pontificat la nouvelle se répand que le jour de Pâques Léon XIII célébrera à la chapelle sixtine ; mais ce bruit est aussitôt démenti (8).

Le 1er janvier 1888 le monde catholique célèbre les noces d'or sacerdotal du Pontife glorieusement régnant. Cette fois les pèlerins accourus de toute part auront la joie d'assister à la messe pontificale célébrée à Saint-Pierre.

Voici comment la *Civilta Catholica* rend compte de cet événement (9) : « Il primo giorno de 1888 segnerâ una data nella storia del mondo. Da *piu di 17 anni* il Romano Pontefice non era montato sull'altare del Principe degli Apostoli e la sua maravigliosa Basilica pareva desiosa di vedere, non fosse altro per un giorno, il Supremo Gerarca risalire su quell'altare ».

Depuis lors, et jusqu'aujourd'hui, en quelques circonstances très rares, le Pape pontifie à Saint-Pierre ; mais pour aucune fête régulière du cycle liturgique, pas plus à Pâques qu'à la Noël, à la Pentecôte ou le 29 juin, le Pape ne célèbre solennellement ni à Saint-Pierre, ni à la Sixtine. On peut donc dire que régulièrement, la liturgie palatine elle-même n'existe plus.

Trois conclusions pratiques se dégagent de ces considérations :

1° Rome est la terre classique et traditionnelle de la vie liturgique solennelle, populaire, pleinement épanouie, présidée par l'Evêque des évêques, le Souverain Pontife. Aucune cité n'a connu une vie liturgique aussi intense : le nombre et la splendeur des basiliques en font foi.

2° Des vicissitudes historiques, indépendantes de la

(6) *Civilta Catholica*, 1878. Vol. 5, p. 747.
(7) *Civilta Catholica*, série XI, vol. IX, p. 114.
(8) *Civilta Catholica*, série X, vol. 6, p. 487.
(9) Série XIII, vol. 9, p. 217.

volonté des Papes, ont amené la situation anormale que nous déplorons aujourd'hui ; situation contraire à toute la tradition romaine, peu digne du centre de la catholicité, mais imposée par de tristes circonstances.

3° Le jour où la question romaine trouvera sa solution et où la situation de l'Eglise deviendra normale, l'Eglise romaine pourra renouer la tradition des siècles passés et retrouver cette splendeur de vie liturgique que des causes étrangères l'ont obligé à suspendre malgré elle.

Dom Lambert BEAUDUIN.

— — —

Saint Théodore Studite.

A propos du XI[e] centenaire de sa mort (826-1926).

Τὰς παραδόσεις κρατεῖτε.
Conservez les traditions.
(S. THÉODORE ST., épist. XCVIII) (1)

Le martyrologe romain commémore le 12 décembre la mort de saint Théodore Studite ; le calendrier liturgique grec fixe au 11 novembre l'anniversaire de cette mort : ces dates pourraient d'ailleurs, l'une et l'autre, être discutées. Quoi qu'il en soit de la stricte vérité chronologique, Théodore (figure peu connue et parfois peu comprise, on en pourrait donner de récents exemples) est une assez grande figure de l'Eglise byzantine et même de toute l'Eglise catholique pour que l'*Irénikon*, prenant occasion, en ce mois de novembre, du retour onze fois séculaire de la date traditionnelle de sa mort, rappelle brièvement ce qu'il a fait pour l'Unité chrétienne.

C'est en ligne verticale, si je puis ainsi dire, que Théodore a travaillé au maintien de l'Unité. J'entends par là qu'il s'est surtout attaché à relier le présent au passé, à être le témoin et le défenseur de la tradition

(1) MIGNE P. G., t. 99, col. 1351, A.

ecclésiastique. Sa vie entière (759-826) a été consacrée à ce témoignage, à cette défense. Son œuvre monastique (on sait l'influence du Stoudion de Constantinople sur les cloîtres byzantins et sur ceux de Russie) constituait un retour à l'idéal de saint Basile, dont on s'était beaucoup écarté. Son œuvre théologique et son action politico-ecclésiastique furent dirigées contre ceux qui, soit dans la querelle des images, soit à propos de l'adultère impérial, lui semblaient rompre avec la doctrine ou la discipline « orthodoxes ». Je me bornerai à souligner ici deux traits par lesquels Théodore demeure une leçon éternelle pour l'Orient byzantin : d'une part, son indépendance à l'égard du pouvoir civil ; d'autre part, sa dépendance à l'égard du siège de Rome.

Le premier conflit de Théodore avec le pouvoir civil eut pour cause l'affaire matrimoniale de l'empereur Constantin VI. Celui-ci avait répudié sa femme Marie (795) et s'était fait unir par un certain prêtre Joseph avec une dame de la cour, Théodota, parente de Théodore. Non seulement l'higoumène du Stoudion protesta avec éclat, mais il se retira de la communion du patriarche de Constantinople Tarasios, qui n'avait pas osé prendre des mesures canoniques contre le prêtre Joseph. Constantin fit châtier corporellement Théodore et le déporta à Salonique. Après la mort de Constantin, Théodore rentre en triomphe à Constantinople, et le prêtre Joseph fut dégradé. L'affaire reprit quelques années plus tard, lorsque le patriarche saint Nicéphore crut pouvoir réhabiliter Joseph. Quelle que fût l'estime de Théodore pour la doctrine et la sainteté du patriarche, il protesta de nouveau et rompit la communion avec Nicéphore. Les choses allèrent à tel point que ce dernier fit condamner Théodore et son parti par un synode (809) et que l'empereur Nicéphore (homonyme du patriarche) exila l'higoumène, qui revint à Constantinople sous le règne de Michel Ier (811-813).

Théodore entre de nouveau en conflit avec le pouvoir

civil à propos des images. Tout jeune, il avait été spectateur de la phase la plus violente de l'iconoclasme, sous Constantin V Copronyme. Or, après l'abdication de Michel Ier (813), l'empereur Léon V l'Arménien prit le parti des « iconomaques » contre les « iconophiles ». Théodore se mit à la tête de ce dernier parti (cette polémique tient une grande place dans son œuvre littéraire). Il fut, ainsi que plusieurs autres Studites, emprisonné et cruellement maltraité; enfin on l'exila à Smyrne. Si intéressante que soit la doctrine de Théodore sur le culte des images, ce qui importe plus encore, c'est qu'à cette occasion il développa hardiment devant l'empereur cette thèse : que l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle sont choses différentes et que le pouvoir séculier ne doit pas s'immiscer dans les affaires ecclésiastiques.

Ainsi donc Théodore fut l'adversaire irréductible du *byzantinisme* au pire sens du mot : c'est-à-dire du césaropapisme. S'il eût vécu en Angleterre sous Henri VIII, nul doute que le défenseur du bien matrimonial de Constantin VI n'eût pris le parti de la reine Catherine et de l'évêque de Rochester (et futur martyr) John Fisher contre Anna Boleyn, Wolsey et Cranmer. S'il eût vécu à Constantinople au cours des cent dernières années, nul doute qu'il ne se fût élevé contre la main-mise alternante de la Porte ottomane et du Gouvernement hellénique sur le patriarcat. S'il eût vécu en Russie au temps de Pierre Ier, nul doute qu'il n'eût rejeté avec indignation le fameux *Règlement spirituel.*

Et ce que nous savons de son attitude à l'égard de Rome nous rend certains qu'il n'eût pas suivi Photius et Cérulaire dans leur sécession. Car, qu'il s'agisse de l'adultère impérial ou de l'iconoclasme, c'est à Rome que Théodore recourt contre les usurpations religieuses du basileus ou la faiblesse des patriarches. D'où ses lettres si intéressantes à Léon et à Pascal, papes de Rome. Il faut savoir discerner dans ces lettres ce qu'elles contiennent d'essentiel. Une apologétique superficielle pourrait

se hâter d'interpréter dans le sens des définitions du Concile du Vatican certaines expressions qui reviennent dans les lettres de Théodore aux pontifes romains : père des pères, prince des pasteurs, etc. On aurait tort de forcer le sens de ces formules : Théodore en emploie de semblables ou emploie les mêmes quand il écrit au « pape d'Alexandrie » ou au « pape de Jérusalem ». Mais il y a certaines paroles qui ne se trouvent que dans les lettres de Théodore à Rome, et ce sont celles-là qu'il faut noter. Le jugement du siège de Rome doit être cherché et accueilli par l'Eglise universelle comme exprimant la tradition antique (2). En cas de doute, c'est de Rome que l'on reçoit la certitude de la foi (3). Il n'y a pas de Concile orthodoxe sans la participation du pasteur de Rome (4). Puisque Théodore est considéré à la fois par les chrétiens byzantins non-catholiques et par tous les catholiques comme une lumière de l'orthodoxie, les premiers pourraient, en méditant la doctrine de Théodore sur la primauté romaine, aboutir à des conclusions fort différentes de celles qu'on enseigne aujourd'hui à Constantinople et à Athènes. C'est avec raison que Soloviev, dans sa profession de foi catholique, a rangé Théodore parmi les « Pères et Docteurs » de la « vraie et vénérable Eglise orthodoxe orientale » qui ont reconnu « pour juge suprême en matière de religion » l'apôtre Pierre, vivant dans ses successeurs (5).

C'est peut-être l'ascète et le moine qui, en Théodore, présentent le plus d'intérêt. Mais il m'a semblé que, dans l'*Irénikon*, il fallait surtout montrer Théodore champion du *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*. On pourra trouver une certaine âpreté dans sa défense de la tradition orthodoxe. Il est certain que Théodore était peu enclin, non seulement aux concessions de fond, mais

(2) Migne P. G., t. 99, col. 1331, A et B.
(3) Migne P. G., t. 99, col. 1419, B.
(4) Migne P. G., t. 99, col. 1019, C.
(5) Soloviev, *La Russie et l'Eglise universelle*, éd. de 1889, Paris Savine, p. LXVI.

encore aux adoucissements verbaux. Certes, il recommande de prier pour les dissidents, de les instruire au lieu de les brûler. Il ne les insulte pas, ce qui contraste avec les habitudes de son temps. Mais il n'éprouve aucune gêne à appeler les choses par leur nom et à faire un emploi assez extensif des épithètes « hérétique » et « schismatique ». Ce n'est pas la seule *communio in sacris,* mais le simple commerce humain avec de telles gens qu'il condamne. Il prend peu de souci de présenter les thèses orthodoxes par leur aspect le plus « abordable » à ceux du dehors. On retrouve la même netteté dans sa conduite. Lors de son différent avec saint Nicéphose, au sujet de la réhabilitation du prêtre Joseph, faut-il dire que, seul, il perçut le vrai et le juste, ou qu'il outra quelque peu leurs exigences ? Il est intransigeant, un « intégriste ». D'autres tiennent un plus grand compte de l'opportunité : qu'on se rappelle les ménagements de saint Basile dans la controverse sur le Saint-Esprit. C'est la diversité des âmes et aussi des vocations. Les uns sont plus sensibles à la « charité de la vérité », les autres à la « vérité de la charité ». Que Celui qui est à la fois Vérité subsistante et Amour subsistant nous donne de réaliser la « vérité dans la charité », — ἀληθεύοντες ἐν ἀγάπῃ ! (6)

Hiéromoine Lev.

Lettre de S. Théodore Studite à des confesseurs emprisonnés.

Je traduis ici, comme assez caractéristiques du tour d'esprit et de la manière de S. Théodore, quelques passages d'une lettre adressée par lui à des confesseurs emprisonnés pendant la persécution iconoclaste (Migne P. G., t. 99, col. 1284 et 1285).

Théodore, moine pécheur, à mes Pères spirituels et à mes frères qui ont confessé [le Christ] et qui combattent dans les prisons : leurs noms sont inscrits au livre de vie.

Dès que j'ai reçu, ô très aimés, le témoignage de votre

(6) Ephés. 4, XV.

belle confession pour le Christ, j'ai chanté des louanges; j'ai glorifié Dieu qui, d'une région lointaine, vous a appelés dans la cité impériale, comme des brebis rationnelles, pour y répandre votre sang, tel un parfum agréable à Lui. Vous êtes la lumière de ceux qui combattent dans les ténèbres hérétiques. J'ai, moi chétif, brûlé du désir de vous contempler, vous, les athlètes, et de vous embrasser un à un, plein d'un amour enflammé pour tous. Mais, puisqu'il ne se peut faire que je sois présent de corps, du moins je vous écris et je me tiens ainsi comme au milieu de vous, et j'embrasse vos vestiges, et, d'un saint baiser, je baise vos visages sacrés... Je dirai tout en un seul mot : votre martyre est égal aux martyres des temps anciens, car c'est manifestement confesser le Christ que de confesser qu'on admet l'image du Christ... L'autorité, il est vrai, abuse de son pouvoir, et ceux qui combattent pour Dieu sont peu nombreux, quoique tous aient été formés par Lui; et enfin les portes de l'enfer s'attaquent depuis le commencement à la pierre, comme Dieu l'a dit : mais elles n'ont jamais prévalu et ne prévaudront pas contre elle, ainsi l'a promis Celui qui est vrai. C'est pourquoi, mes Pères et frères : *Tenez-vous fermes dans la foi, agissez virilement, réconfortez-vous dans le Seigneur* (I Cor., XVI, 13). Les chœurs des martyrs et ceux des confesseurs vous appellent à eux. Peu ont ce privilège. Quant à nous, qui sommes ce qu'il y a de plus petit et que l'espace sépare de vous, nous nous unissons à vous en esprit, afin que vous sachiez que votre corps compte aussi un membre, le moindre de tous, qui souffre ailleurs l'exil pour la même confession que vous et qui demande que vos saintes prières lui obtiennent de suivre vos traces vénérables.

H. L.

La pratique de la Confession chez les Slaves.

Les sacrements, tels qu'ils sont compris et administrés chez les orthodoxes, peuvent être l'objet d'études théologiques suggestives, comme S. Exc. Mgr Szeptycky nous en

donnait, ici-même, des exemples (1). Tour à tour les actes du pénitent (accusation indéterminée, nature de la satisfaction), la forme (déprécative), et d'autres circonstances, donneraient lieu à des comparaisons qui illustreraient et révèleraient les différences fondamentales, de construction et de conception, qui distinguent la théologie orientale de l'occidentale.

Mais avant de pénétrer dans le domaine théologique il nous paraît plus opportun pour le moment, et préalable à toute inquisition ultérieure de connaître, surtout en matière sacramentelle, la mentalité des fidèles, la pratique de l'Eglise : « *Sacramenta propter homines* ».

Dernière remarque, nous traitons de la « pratique » du sacrement de Pénitence, donc des conditions habituelles, normales, générales, et non des cas extraordinaires et rares où le Sacrement est administré par exemple simultanément à une foule ou à un grand nombre de personnes bien que le clergé orthodoxe demanderait pour le faire moins de conditions que le clergé occidental, et qu'en ceci encore la pratique comme la théorie des deux Eglises pourraient être comparées.

Obligation — Epoques.

Nous le savons déjà : pratiquement on ne reçoit pas l'Eucharistie sans confession préalable. Le précepte de la confession accompagne donc celui de la communion. Il existe évidemment des règles spéciales pour les moines. Que cette obligation soit sanctionnée par les lois civiles, voilà une chose neuve pour nous. Pierre le Grand en effet avait réglé ce point encore observé en 1914; les lycées, les écoles subissaient le même régime. Les prêtres de paroisse devaient tenir un registre des confessions, qui était communiqué aux autorités religieuses, éparchie ou Synode. Dans les localités éloignées on tenait peu compte de ces prescriptions, ou bien si le prêtre était cupide il faisait payer le faux certificat, tandis que les prêtres consciencieux et justes libéraient les incrédules, les athées, d'une obligation à laquelle ces derniers ne se croyaient pas soumis. Toutes précautions nécessaires puisque à ce prix seulement fonctionnaires et militaires restaient en charge.

Avant une des toutes grandes fêtes et surtout pendant le

(1) Cf. *Irénikon* pp. 229-238 et 261-266.

grand Carême, les fidèles se disposent à communier. Tout ensemble et parce que le Christ recommande « de se réconcilier avec son frère avant d'apporter son offrande à l'autel » et qu'Il nous fait prier, « pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé », c'est-à-dire en vue de la Sainte Communion et de la Confession, les fidèles aiment à se réconcilier, à demander pardon à leurs ennemis avant d'entrer à l'église pour se confesser.

Ministres.

C'est habituellement le prêtre de la paroisse qui reçoit les confessions. Il n'est pas inutile de dire tout ce qu'on requiert de lui. Le Rituel slave, en deux grandes pages, développe les qualités morales qui doivent briller dans un confesseur : « Comment, si tu es malade toi-même, si ton âme n'est pas saine, veux-tu remplir les fonctions de médecin spirituel ? » Le prêtre qui veut et doit confesser récitera l'office tous les jours, jeûnera tous les mercredis et vendredis de l'année; comme dans l'Eglise latine, sous peine d'invalidité du Sacrement, le confesseur doit avoir juridiction de l'évêque.

Les moines surtout pratiquent ce ministère avec toute la faveur des fidèles; pour se confesser et prendre conseil auprès d'un *starets* (vieux moine, sanctifié par de longues années de silence et de solitude, qui devient père spirituel) on parcourt de longues distances, comme en pèlerinage. Certes, cette préférence pour les moines tient à leur retraite du monde, à leur vœu de virginité et à tout le mystère qui entoure leur vie. Le mariage des prêtres aurait pu créer de graves inconvénients; de fait on ne peut attribuer à un abus dans leur ministère que telle ou telle personne se sente moins disposée à ouvrir sa conscience à un homme marié; ainsi que nous le verrons plus loin l'accusation indéterminée et l'emploi beaucoup moins fréquent du Sacrement comme moyen de direction laissent le confesseur très ignorant des affaires intimes de chaque âme. Ajoutons que l'orthodoxie a aussi connu ses martyrs du secret sacramentel et que Pierre le Grand, en déliant, dans son « *Règlement spirituel* », le prêtre du secret s'il s'agit de complot contre l'Etat ou le Souverain et de supercherie religieuse par faux miracles, n'est cependant pas

arrivé à faire parler de nombreux prêtres (2), même par des tortures.

Rite.

Le rite d'administration de ce Sacrement a été établi en vue d'une célébration publique. Il débute par une litanie suivie de prières appropriées destinées à exciter dans l'âme des fidèles le repentir des fautes et à éveiller un grand sentiment de confiance.

La partie propre au Sacrement, partie individuelle, se compose d'une profession de foi, de l'accusation, d'une exhortation, de l'absolution.

Certains rituels terminent par une *apolysis* ou conclusion ordinaire d'un office (3).

Et de fait, ordinairement après un office (Vêpres, Matines ou la Liturgie) les fidèles qui veulent se confesser attendent à l'église. Le prêtre revêtu du *razon* (habit de chœur) et de l'*epitrakhyle* (notre étole) va se mettre hors du sanctuaire près de la porte nord de l'Iconostase. Un pupitre y est disposé avec le livre des Evangiles ou l'icone du Christ et la croix à main des bénédictions.

Sous l'influence latine on a installé, rarement cependant, des confessionnaux. Plus ordinairement le prêtre écoute les fidèles derrière l'ambon, une grande icone ou un paravent; très souvent il est à la vue de toute l'église.

D'abord le prêtre récite devant l'icone du Christ et avec le peuple les prières préparatoires; puis se mettant à côté du pupitre il attend les fidèles. Chacun s'approche à son tour, faisant trois prostrations, baise la croix, l'icone et l'Evangile; sur l'invitation du prêtre on récite le symbole de Nicée, puis on écoute l'exhortation suivante : « Voici, mon enfant, le Christ est ici présent d'une manière invisible, recevant ta confession : n'aie pas honte, n'aie pas peur, et ne me cache

(2) Une grande partie du clergé n'a jamais admis cette intrusion du pouvoir temporel dans le domaine sacramentel.

(3) Trop long pour être appliqué à tout moment, le rituel de ce Sacrement a été l'objet de différents essais d'abréviation, ou du moins, en pratique, certains prêtres abrègent là et comme il leur semble. Le P. C. Karalevsky a proposé dans *Stoudion,* vol. II (1925), pp. 36-45, 97-110, 129-136, une solution basée sur un examen attentif des livres liturgiques et qui respecte la physionomie et l'esprit du rit byzantin.

rien, dis-moi sans réticence tout ce que tu as fait, afin que tu reçoives le pardon de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voici son image devant nous; je suis témoin de tout, afin que je lui rende témoignage de tout ce que tu m'auras dit. Si tu te caches de moi, tu traîneras tes péchés après toi. Courage donc, tu es venu vers le médecin, ne t'en détourne pas sans guérison. » (4)

Et le fidèle debout et incliné sur l'image du Christ, ou à genoux, la main posée sur l'Evangile, la tête recouverte de l'épitrakhyle, déclare ses fautes au prêtre qui se penche vers lui.

Matière — Contrition.

De quoi se confesse le fidèle ? sur quoi l'interroge le prêtre ? Le Rituel slave contient tout une série de questions sur la foi et différents péchés; cela n'empêche pas qu'en théorie, comme en pratique, les orthodoxes admettent et l'indétermination dans l'accusation et une très grande liberté dans l'appréciation personnelle des fautes. « Mon père, j'ai péché », « Je suis un grand pécheur », sont des formules reconnues suffisantes; elles composent parfois toute l'accusation ou forment une réponse invariable à toutes les questions posées.

Dostoïevsky faisait dire à un de ses héros que « chacun de nous est coupable devant tous, pour tous, et pour tout », et il insiste : « Je ne sais comment l'expliquer, mais je sens que c'est ainsi ». C'est là, très bien exprimé, un sentiment naturel à l'âme religieuse russe.

Le Russe voit la culpabilité non dans tel acte peccamineux, mais dans l'inclination au mal, et quand même il n'aurait rien de grave à se reprocher sentant en lui cette inclination au mal il se juge coupable. Pour les théologiens orthodoxes « la concupiscence revêt un caractère peccamineux, qui n'est pas imputé dans les baptisés en état de grâce ». (P. JUGIE. Art. *Grecque (Eglise)*, Dict. Apol., tome II, col. 369.)

La véritable contrition après une faute grave s'exprime-t-elle ainsi : « Mon Dieu, je regrette d'avoir volé, d'avoir manqué de charité » ? n'est-elle pas plutôt : « Mon Dieu, je regrette d'avoir péché... » ? En disant « j'ai péché », le Russe

(4) C. Karalevsky, art. cité, p. 41, note 2.
Léon Tolstoï, dans ses « Souvenirs » (ch. LI), rappelle l'impression profonde que lui firent ces paroles.

est sincère, il satisfait à sa conscience qui regrette la transgression de la Loi, l'ingratitude envers le Bienfaiteur, l'offense faite au Souverain. L'idée de Dieu l'a saisi : sa plus grande faute, ce dont il se repent, c'est d'avoir péché (5).

L'accusation est suivie d'une prière et de l'*absolution* : sur le pénitent, resté debout et profondément incliné ou, encore mieux, à genoux la tête touchant terre, le prêtre prononce les paroles sacramentelles (6) en traçant le signe de la croix. Le fidèle se relève, baise la croix, la main du prêtre, l'Evangile ou l'icone et offre un cierge qui est immédiatement allumé devant les saintes images. Dans certaines régions un tronc reçoit les offrandes volontaires, rétribution bien méritée de journées entières passées à ce ministère et bien nécessaire à un clergé sans traitement.

C'était en se retirant que, jusqu'en 1914, on se faisait inscrire au registre des confessions, par le diacre, le *psalomchtchik* ou le prêtre lui-même.

Ainsi, à tour de rôle, les fidèles se présentent. Ils attendent dans l'église, groupés ou disposés en une longue rangée,

(5) Il nous semble intéressant de citer l'avis d'un grand théologien russe — INNOCENT, archevêque de Cherson (1800-1887) — sur les espèces de péchés.

Il le définit : « C'est une impiété, la transgression de la loi divine, ou mieux, la désobéissance à la volonté divine... en tant que transgression de la loi, il se divise en péché d'omission (non exécution de la loi) et péché de commission (faire ce qui est défendu)... » L'auteur énumère les péchés par pensée, par parole et par action puis continue : « ... *on divise encore les péchés, selon leur importance : en péchés mortels et non mortels* (véniels); mais cette division des péchés selon leur gravité n'est ni juste ni correcte. Toute transgression de la Loi est également importante. La Loi est une *limite* et la franchir c'est pécher. Cette division dérive d'une opinion superficielle. Le péché entraîne toujours des conséquences infinies. Les physiciens disent que le défaut d'un atome dans la constitution du monde modifierait tout l'univers, parce que d'après la loi d'attraction toutes les parties du monde seraient alors dans d'autres conditions de rapport. La même harmonie doit exister dans le domaine moral. Nous ne soupçonnons pas les conséquences infinies du péché; mais elles existent; autrement il n'y aurait pas d'harmonie dans le domaine moral. »

Cfr. ETIENNE, évêque de Mohilev : *La doctrine morale de l'archevêque Innocent de Cherson*. Petrograd. 1906. pp. 32-35.

(6) Ce serait le lieu de traiter la question de la formule déprécative. Disons que les paroles du Trebnik slave sont à la fois déprécatives et indicatives; « formule imitée de la formule romaine » (C. K., *Stoudion*, 1925, p. 43) où l'influence latinisante de Pierre Moghila est évidente.

quand la foule n'est pas telle qu'elle touche presque confesseur et pénitent.

Quand le Rituel le prescrit ou si tel est l'usage la « séance » des confessions se termine en commun par la récitation des prières habituelles, le renvoi et la bénédiction de l'assemblée.

Peut-être demandera-t-on encore ce qu'il en est de l' « acte de contrition » qu'on nous apprend à réciter au moment de l'absolution et ce qu'il en est de la pénitence imposée.

Il n'existe pas de formule stéréotypée pour exprimer la contrition et, nous l'avons dit, les prières préparatoires sont propres à faire naître ce sentiment.

Pour la satisfaction imposée, elle est réservée aux péchés plus graves parce que les orthodoxes ne la considèrent pas comme une satisfaction proprement dite (remettant la peine due pour le péché) mais comme une pénitence médicinale, un remède dont l'effet sera l'extirpation d'une habitude mauvaise, etc...

Direction.

Terminons ces « Notes » par un mot au sujet de la « direction spirituelle ». Le sacrement de Pénitence, chez nous, s'administre si fréquemment parce qu'il est devenu un moyen de direction. Par la manière dont ce Sacrement est reçu et compris en Orient, il ne se prête pas à pareil procédé (certains prêtres cependant la pratiquent à propos de la confession). Il ne faudrait pas conclure pour cela à une absence de direction des âmes. Les « starets », considérés comme de vrais pères spirituels s'en chargent et leur influence sur les laïcs est grande. On sera peut-être étonné d'apprendre que les moines se rendent en groupe *quotidiennement,* après les vêpres, chez un des « starets », du monastère, qu'ils se sont choisi et que là se succèdent discours du maître, colloques spirituels et accusation publique — comme en un chapitre des coulpes — des fautes étrangères à la confession, accusation suivie d'admonitions, de conseils, de pénitence.

Si les simples fidèles n'usent pas avec une telle fréquence de leurs « starets », ils gardent toutefois ses conseils comme des paroles inspirées et la vénération, le culte même dont ils l'entourent leur sont une sauvegarde morale.

Dom Thomas BECQUET.

A Constantinople.

A l'initiative du Père Dyonisios Varouchas, vicaire de l'évêché grec catholique, M. François Paris, conférencier de l'Union, a donné deux conférences dont le succès est très significatif et marque une étape dans le chemin de la réconciliation.

A la première conférence assistaient : Mgr Ambrosios, métropolite de Néo-Césarée, membre très influent du Saint Synode; et parmi les évêques catholiques : Mgr Naslian, « locum tenens » du Patriarcat arménien, Mgr Navarra, évêque de Gubbio, et Mgr Nuti, vicaire apostolique d'Alexandrie. Aussi un grand nombre d'auditeurs, grecs, arméniens et latins, tant catholiques que séparés.

Le Père Denis présente tout d'abord le conférencier et trace en quelques mots le programme et le but de ces réunions : « *s'étudier pour se connaître, se connaître pour s'aimer, s'aimer pour s'unir* », voici, nous dit-il, l'esprit de l'Evangile, les directives du Chef de la chrétienté, l'Idéal des vrais ouvriers de l'Union.

« S'étudier pour se connaître » et M. Paris s'attache ensuite à exposer quelques traits particuliers des rites byzantin, arménien et latin, en dégageant les rapports étroits de ces liturgies entre elles; il passe rapidement en revue une série de projections montrant des célébrations en rites orientaux à Rome, comme aussi à Westminster Abbey et dans la « liturgie » proprement dite il fait ressortir par les textes l'intime connexion de ces liturgies entre elles, comme aussi dans le cérémonial, les ornements, etc..., se rapportant là à une exposition très fournie d'ornements sacerdotaux.

Tout ceci fournira l'occasion au conférencier d'aborder son grand sujet, et avec une âme et une ferveur d'apôtre, il souhaite et réclame l'Union — car, dit-il, ce ne sont pas les différences dogmatiques qui nous séparent, mais bien et seul le mur de préjugés et de malentendus que les siècles ont bâti.

L'orateur s'émeut en soulignant l'imminence de l'Union entre tous les chrétiens contre le paganisme et l'esprit du mal qui organise toutes ses forces et trouve, lui, à les unir pour combattre l'Eglise du Christ, alors qu'il La voit divisée et déchirée.

Le grand mal est l'orgueil venu de toutes parts, tant d'Occident que d'Orient, pour entretenir la dispersion; et chaque fois que M. Paris invoque la charité, l'amour de tous les chrétiens entre eux pour reformer la grande Eglise du Christ, que le Christ a voulue « une » dans sa dernière prière, toute l'assistance applaudit avec un enthousiasme sans égal. — « Oui, l'Union se fera parce qu'elle répond au vœu d'un Dieu et qu'elle est l'objet de la prière sacerdotale du Christ. »

Après la conférence, on se rendra à l'église paroissiale grecque où l'on chantera solennellement la « παράκλησις » en l'honneur de la Vierge et chacun vénérera son image. L'assistance est émue, recueillie. Tous sont déjà unis dans la même prière — et ainsi, comme a dit le conférencier en terminant, la Vierge qui a doucement exhorté son Fils à intervenir aux noces de Cana, alors que son heure n'était pas venue — peut-être de même, en réponse à la grande dévotion de l'Eglise d'Orient comme d'Occident envers Elle, obtiendra-t-elle de son Fils qu'Il accorde bientôt cette grande réunion que tous attendent et désirent de tous leurs vœux et pour laquelle chacun offre le meilleur de son effort et de sa prière.

La deuxième conférence (qui a eu lieu à l'Ecole des Frères à Féri-Keui) a été plutôt une manifestation de cette grande dévotion à la Vierge, le grand trait d'Union des Eglises chrétiennes.

Y assistaient : Mgr Naslian, Mgr Navarra, Mgr Cesarano, gérant de la délégation apostolique de Constantinople, de nombreux représentants des clergés orientaux et latins, ainsi que de toutes les communautés religieuses de la ville. Mais ce qui marquait surtout, c'était bien la présence des trois évêques orthodoxes : Mgr Jacques, métropolite d'Imbros et Ténédos, l'évêque de Péra, Mgr Constantin, et celui de Galata, Mgr Agathanghélos, ainsi que le secrétaire général du patriarcat, l'archimandrite Dorothéos.

M. Paris a fait défiler sur la toile toutes les plus célèbres et jolies icones de la Vierge que l'Orient vénère et que les assistants acclamaient. Il s'interrompit plusieurs fois de les commenter pour faire entendre les trois chœurs grec, russe et arménien, composés chacun de catholiques et d'orthodoxes, dans les jolies hymnes à la Vierge, notamment le μεγαλυνάριον de la liturgie de saint Basile et l'hymne acathiste τῇ ὑπερμάχῳ chez les grecs, et le « Tchestniéchouïou cheroubim » du chœur

russe. Et toute l'assistance debout, en chœur, a repris, après l'*Ave Maris Stella*, les Salutations à la Vierge, successivement en grec, en russe et en arménien.

Chacun emporte de ces réunions une impression de ferveur nouvelle et de confiance dans l'avenir pour le Règne du Christ dans une Eglise universelle, et — nous dit-on — ceci marque un grand pas. C'est la première fois que pareille tentative est faite, et on y a répondu au delà de toute espérance.

Constantinople, le 26 octobre 1926.

E. C.

L'*Osservatore Romano* (24 octobre 1926) nous apprenait d'autre part que des fêtes avaient été organisées par les catholiques de Constantinople à l'occasion du VIIe centenaire de saint François. Aux cérémonies de rite oriental célébrées à cette occasion assistèrent de nombreux orthodoxes tant grecs qu'arméniens.

LA RÉDACTION.

1. Documents.

Congrès Eucharistique de Jérusalem (1893). — L'importance de ce Congrès Eucharistique du point de vue de l'Union des Eglises demeurera toujours évidente aux historiens ecclésiastiques. Comme le dira si bien le Légat pontifical — le cardinal Langénieux, archevêque de Reims — dans son rapport au pape Léon XIII : « La question de l'Union est désormais posée devant l'opinion publique; elle entre, après plusieurs siècles de *statu quo*, dans une nouvelle phase qui aboutira, à l'heure de Dieu, si des actes et des institutions que Votre Sainteté jugera opportuns répondent aux désirs et aux besoins manifestés par les Eglises d'Orient, à des résultats sérieux et peut-être définitifs » (pp. XLVIII-XLIX du compte rendu).

I. *Lettre du pape Léon XIII à S. G. Mgr Doutreloux, évêque de Liége (3 mai 1892).*

« ... Nous sommes, d'autre part, convaincu que tous ceux qui se rendront dans la Cité Sainte, ou qui prendront part à ce Congrès, demanderont par dessus tout à Dieu de réunir dans l'intégrité d'une même foi et de nous rattacher par les liens d'une charité parfaite les peuples de ces régions qui, bien que séparés de nous, portent le nom de chrétiens. »

II. *Pastorale de S. E. le Légat à ses diocésains.*

« ... Car, nos très chers Frères, c'est avec enthousiasme que les catholiques de rites divers répandus dans la Syrie, l'Egypte, la Turquie et toute l'Asie occidentale, ont accueilli l'annonce des solennités religieuses dont ils attendent les plus douces consolations et les plus puissants encouragements.

Quant aux Eglises orientales, grecque, arménienne, copte, etc., qui ne sont point encore revenues à l'unité, elles ne pourront qu'être profondément touchées, lorsqu'elles verront avec quelle mansuétude, avec quelle bonté et quelle délicatesse le Vicaire de Jésus-Christ les convie à reprendre leur place dans la hiérarchie catholique, afin de s'unir à nous et de donner au monde qui nie et qui blasphème, le spectacle de

l'unanimité de la foi au Très Saint Sacrement de l'autel. C'est, en effet, au pied du tabernacle, que Léon XIII leur a donné rendez-vous. C'est un acte d'amour conforme à leur foi que nous allons faire au milieu de ces peuples, avec eux s'ils le veulent, là même où le Christ a institué l'Eucharistie pour qu'elle fut à jamais le lien et le symbole de l'unité, de la charité et de la paix parmi les chrétiens, *Symbolum unitatis et charitatis;* là même où il exhala de son cœur cette prière qui exprimait la pensée, l'espérance, la volonté de toute sa vie : « O Père saint, que tous ceux qui croiront en moi, *qui credituri sunt in me*, demeurent unis entre eux, *sint consummati in unum*, comme vous et moi nous sommes unis », là même où il a versé son sang pour consommer dans l'amour, en les réconciliant avec Dieu, le Père de tous, l'union fraternelle des hommes qu'il mettait sous la garde de son Eglise : « *Sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos*; comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés : demeurez unis dans mon amour, *manete in dilectione mea.* Demeurez unis dans mon amour. »

Prions, nos très chers Frères, pour que se réalise enfin ce désir, ce vœu, ce commandement du Cœur de Jésus. Prions pour que tous ceux qui l'adorent et qui l'aiment dans son Sacrement soient unis entre eux par une commune obéissance à son Vicaire ici-bas. C'est le Père de la grande famille catholique qui nous demande cette prière dans les termes que nous avons rappelés plus haut, afin de provoquer une effusion plus grande de cette même grâce qui réconcilia jadis, dans le sang de la Rédemption, les enfants avec leur Père et les frères entre eux.

Et c'est précisément pendant la semaine liturgique de l'Ascension à la Pentecôte, anniversaire de la retraite des Apôtres au Cénacle et de la descente du Saint-Esprit, que vont avoir lieu ces solennelles manifestations : « *Omnes erant perseverantes unanimiter in oratione.* Ils persévéraient tous d'un même cœur dans la prière. »

Or, nos très chers Frères, depuis des mois entiers, non seulement en France, mais dans tous les pays catholiques, on prie au fond des cloitres, dans les foyers chrétiens, à cette intention. Nous savons que durant le Pèlerinage, depuis le premier jour jusqu'au dernier, du 14 au 21 mai surtout, la prière sera fervente à Bethléem, à Nazareth, à Gethsémani,

au Calvaire, au Saint Sépulcre, et nous venons vous demander, à vous qui n'aurez point la consolation de parcourir et de vénérer les Saints Lieux, et qui n'assisterez point aux réunions eucharistiques de Jérusalem, de vous associer avec toute votre foi, avec toute votre piété, à la prière de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à la prière du Pape, à la prière de l'Eglise, afin que notre mission, bénie du ciel, réveille les glorieuses traditions catholiques des nations orientales et serve pleinement les desseins miséricordieux de la Providence sur ces peuples, nos frères dans la foi, que rien d'essentiel ne retient aujourd'hui hors de l'unité.

III. *Vœux émis par le Congrès et soumis à S. S. Léon XIII.*

1° Que les prières si belles des liturgies eucharistiques orientales soient insérées dans les manuels de piété à l'usage des fidèles de l'Occident;

2° Que de ce Congrès sorte la *Somme eucharistique de l'Orient* au triple point de vue de la théologie, de la liturgie et de l'histoire;

3° Que, dans le but de faire honorer davantage Jésus-Hostie, des secours plus abondants soient procurés aux églises pauvres de l'Orient. Le Congrès est heureux de rendre en même temps un juste hommage au zèle et au dévouement des œuvres qui les ont aidées jusqu'à ce jour;

4° Que les écoles catholiques de l'Orient, destinées à sauvegarder la foi des enfants si aimés de Jésus, soient développées là où elles n'existent pas encore, et que, pour atteindre ce résultat capital, l'*Œuvre des Ecoles d'Orient*, tant de fois bénie par Pie IX et Léon XIII, soit propagée et plus abondamment secourue;

5° Que des Séminaires, où sera formé un clergé oriental de liturgie, de coutume et d'usages, soient établis pour chacun des rites, sur place autant que possible; et que les établissements de cette nature déjà existants soient encouragés et soutenus, afin que nouveaux cénacles, ils donnent à l'Orient les apôtres qui lui feront retrouver son antique splendeur;

6° Que les revues théologiques et scientifiques s'occupent également des questions religieuses orientales en vue de l'union des Eglises;

7° Que les associations de piété pour l'union des Eglises se développent et se multiplient;

8° Que les relations si cordiales et si intimes amenées par le Congrès eucharistique entre les fidèles d'Orient et ceux d'Occident et entre leurs pasteurs respectifs se continuent et se resserrent de plus en plus.

Le Cardinal Légat ajoutait :

« J'insisterai seulement sur le sixième qui a trait à l'apostolat par la presse.

Des hommes particulièrement voués aux œuvres d'Orient regrettent de n'avoir pas à leur portée les documents suffisants pour poursuivre avec autorité sur le terrain scientifique, dans les revues savantes ou dans des ouvrages spéciaux, l'étude des questions orientales et exercer ainsi dans le monde intelligent, au profit de cette cause, une influence aussi discrète que profonde. Ils souhaitent vivement qu'un centre d'études soit créé, à Rome par exemple, avec une bibliothèque où seraient rassemblés tous les documents historiques, liturgiques et théologiques nécessaires à ceux qui voudraient se consacrer par l'enseignement ou la propagande à cet apostolat. »

***

La lecture de ces actes fait surgir quelques réflexions :

Un grand progrès a certainement été réalisé depuis l'époque où ces paroles ont été prononcées. Il est à souhaiter qu'au mouvement de sympathie que Léon XIII suscita à la fin du XIXe siècle pour les chrétientés séparées, corresponde, sous le pontificat de Pie XI un mouvement pareil mais intensifié par tous les efforts et les lumières que ces trente années écoulées ont apportés à la question de l'Union, mouvement devenu plus opportun, plus nécessaire et aussi plus étendu — puisque depuis Léon XIII les chrétientés séparées se posent à leur tour la question.

Les vœux 6 et 7, pour ne parler que de ceux-là, ont été amplement réalisés. Qu'il nous suffise de renvoyer aux Documents publiés ici-même dans le n° 1. Ajoutons que des centres d'études, ainsi que le désirait le Cardinal-Prélat, ont été établis à Velehrad et à Léopol (Lemberg) où par l'initiative de S. E. Mgr Szeptycky de très riches bibliothèques orientales et slaves sont ouvertes aux savants; Rome, depuis 1917, a concentré à l'Institut Pontifical Oriental les publications

concernant l'Orient. Ajoutons que la création de pareils centres scientifiques entre dans le plan des Moines de l'Union.

La chronique des revues orientales et slaves publiée dans notre n° 7, celle des revues anglicanes paraissant dans celui-ci, ce que nous disions des revues d'expression française dans nos autres fascicules et surtout dans le premier prouve suffisamment l'importance prise par l'étude de cette question depuis le vœu émis par le Congrès. En effet la plus ancienne de toutes ces revues, les « Echos d'Orient », est née en 1896.

Enfin — troisième remarque qui paraîtra banale à force d'être redite, mais il faut qu'on s'en convainque :

Science et charité furent les moyens préconisés par Léon XIII; l'Eglise les recommande toujours avec la même insistance. C'est par un harmonieux accord de l'une et de l'autre que l'Union se refera par la grâce de Dieu et quand Il le voudra; l'une établissant, affermissant l'autre et celle-ci donnant à la première cette âme, cette flamme et le caractère indispensables à toute œuvre chrétienne.

---

2. Chronique.

Chronique de quelques Eglises orientales.

GRECE. Le Saint-Synode a fait savoir aux supérieurs des monastères que les décrets de l'ex-dictateur, le général Pangalos, d'après lesquels les aspirants à la vie monastique ne pourraient être reçus avant l'âge de quarante ans, n'ont aucune valeur.

Le nouveau gouvernement non seulement renverse la politique du général Pangalos qui menaçait l'existence ou la prospérité de l'Athos comme centre monastique, mais forme un projet d'après lequel la Fédération des monastères athonites recevrait dans l'Etat de Grèce une autonomie administrative analogue à celle que lui accordait autrefois Constantinople.

RUSSIE. Des voyageurs revenus de l'U. S. S. R., tout en dépeignant un triste état de choses, sont plutôt optimistes quant à la survivance de l'esprit religieux et du génie national

russes. L'évêque anglican Bury, auxiliaire de l'Evêque de Londres pour le continent, a raconté après son second voyage en Russie soviétique, la manière dont les églises sont souvent saisies pour être converties en musées, clubs ou cinémas, et la position précaire des paroissiens qui conservent encore la leur. Mais il affirme qu'une telle contradiction de l'esprit du peuple russe ne pourra pas durer, et qu'il y a déjà quelques signes d'une prochaine fin de l'épreuve. De même l'évêque méthodiste de Washington, James Cannon, après avoir parcouru toute l'étendue de la Russie, affirme que partout les églises sont pleines, et les offices magnifiques (1). L'Eglise des Rénovateurs a fait faillite, presque personne ne l'ayant suivie; son clergé et ses quelques fidèles cherchent la réconciliation avec l'Eglise patriarcale. Cependant l'éducation antireligieuse de la jeunesse et la désagrégation de la vie de famille présentent des dangers pour l'orthodoxie. De même un jeune Anglais qui nous visita à son retour d'un voyage très étendu dans la Russie, où il eut des occasions uniques de constater l'état des choses, nous décrivit la séparation absolue du « pouvoir soviétique » et de la vie nationale russe, qui continue, en reprenant ses forces, sur les mêmes lignes matérielles et psychologiques. Là où le bolchévisme n'est pas agressif, son irréligion et son matérialisme sont vulgaires, ennuyeux et étrangers; et malgré la misère matérielle, on mène la vraie vie russe comme avant, on va à l'église, on pense à l'avenir de la patrie, et l'on attend...

Un des moyens d'action religieuse les plus usités des bolchéviques semble bien être la sécularisation des églises. A « Léningrad » un nombre considérable de cas sont signalés dans les derniers temps. Cependant une grand événement de genre opposé y a eu lieu au commencement de septembre. La fameuse Laure (monastère) de Saint-Alexandre Nevski qui se trouvait dans les mains des Rénovateurs et d'institutions soviétiques, a été libérée des uns et des autres pour revenir à l'Eglise patriarcale. L'église principale fut consacrée de nouveau, et le lendemain le tombeau contenant les reliques

(1) Nous avons vu la description des fêtes annuelles qui se célèbrent à Serpouhoff, dans le gouvernement de Moscou, auxquelles prirent part cette année plus de 15.000 personnes, dont la majorité furent des ouvriers qui avaient quitté leurs usines pour se joindre à la procession de l'image miraculeuse de la Mère de Dieu « *Rédemption des perdus* ».

de saint Alexandre y fut rapporté. C'était le jour de sa fête et celle de la Laure (le 30 août, ancien style); des dizaines de milliers d'orthodoxes célébrèrent sa rentrée triomphale. Rapproché du cas de la cathédrale de Saint-Isaac (cf. n° 6, p. 277), ceci indique une réaction contre les Rénovateurs de la part des autorités soviétiques de l'ancienne capitale (2). Cependant le métropolite Serge, qui dirige l'Eglise orthodoxe, ayant nommé l'Archevêque de Novgorod, Joseph, comme Métropolite de Petrograd après leur expulsion, ce dernier à dû se rendre après peu de temps à Moscou pour s'expliquer auprès du G. P. U. (police secrète). Nous ne connaissons pas les suites de cette affaire.

Dans l'Ukraine, la « Lipkovchtchena » (Eglise nationale ukrainienne) est en déclin encore plus que l'Eglise des Rénovateurs, qui réparent leurs propres pertes en se recrutant parmi eux. Ils les reçoivent comme validement ordonnés et sans pénitence, malgré l'origine de leurs ordres dont témoigne leur sobriquet de « Samosvyaty » (consacrés par eux-mêmes). Les bolchéviques persécutent les Lipkovtsy, et il en est résulté la formation à Kharkoff d'un schisme sous la forme d'un nouveau « Concile de l'Eglise Ukrainienne Orthodoxe Autocéphale Nationale » qui se sépare de Kiev et déclare que les autres sont contrerévolutionnaires et « bourgeois ». Dans cette dernière ville les Rénovateurs sont assez forts, ils ont la permission unique de publier un journal, font beaucoup de propagande, et occupent une partie de la fameuse Laure des Cryptes où ils ont fondé récemment un séminaire. Ils publient à tous qu'ils ont de leur côté les Patriarches de Constantinople, Antioche, Alexandrie et Jérusalem. Le premier l'a démenti; est-ce vrai des autres ? Fait significatif : l'Eglise patriarcale parvient maintenant, malgré les défenses, à imprimer et faire circuler dans le Sud des écrits pour se défendre contre la nouvelle Eglise. Mais d'autre part la persécution continue, et les orthodoxes de Russie auront encore sans doute à se glorifier de nouveaux martyrs et confesseurs de la foi chrétienne. Onze évêques ont été expulsés de Moscou; il n'y en reste que deux. A Rostov, le gouvernement dépense un million de roubles pour bâtir un four crématoire comme

(2) Etant donné que c'est là que Vvédenski trahit autrefois le métropolite Benjamin à mort, on comprend que le peuple n'aime pas la nouvelle Eglise.

moyen de propagande antichrétienne. Le monastère Nikolo-Ougréchenski près de Moscou a été fermé.

ROUMANIE. On se dispute sur la fondation d'une faculté théologique. Celle-ci devait être fondée à Kichenev en Bessarabie, à la demande du clergé de cette province. Elle était sur le point de s'ouvrir lorsque le métropolite Pimen de Yassy la réclama pour cette ville, capitale de la Moldavie. Des considérations politiques se mêlent à cette affaire, la Bessarabie ayant été séparée de la Russie après la guerre pour être réunie à la Roumanie. La décision reste au patriarche Miron.

BULGARIE. Le métropolite Stéphan de Sophia, travailleur éminent pour l'Union des Eglises, a publié à son retour de la Conférence de Berne un article très intéressant dans le *Tserkovny Viestnik*, où il parle de la nouvelle atmosphère de rapprochement et de pacification qui se fait sentir à la place de l'ancienne animosité, et qui est à la fois la condition et l'instrument de l'entente théologique à laquelle on aspire. (C'est en effet l'esprit que nous voudrions développer au moyen de notre Revue.)

A Viden, au commencement du mois d'octobre, à la consécration d'une nouvelle cathédrale, qui par sa grandeur et sa splendeur prend la troisième place parmi toutes les églises balkaniques, eut lieu une scène touchante. Le métropolite Néophit, de Viden, demanda une amnistie pour les criminels, et l'ayant obtenue alla avec tout le peuple à la prison pour les libérer. A leur sortie ils le remercièrent les larmes aux yeux et il leur donna sa bénédiction.

Le Saint-Synode a condamné l'Y. M. C. A. (Young Men's Christian Association) comme société antichrétienne avec laquelle des orthodoxes ne peuvent avoir de relations, et a publié un rapport intitulé « la vérité sur l'Y. M. C. A. ». Il rappelle dans la condamnation que le Pape a été le premier à donner cet exemple en 1920. Le Synode de l'hiérarchie russe émigrée l'avait condamné il y a quelques mois. L'Y. M. C. A., très actif dans les centres émigrés sur un plan inter- ou non-confessionnelle, publiait à ses frais des études, livres, etc... d'orthodoxes russes sur des sujets religieux et philosophiques. La condamnation sans doute était nécessaire pour éviter cer-

tains dangers, mais on se demande si ces excellentes publications doivent cesser ou diminuer faute de moyens.

LATVIE. Après une longue attente, non sans beaucoup de pertes et de souffrances, l'Eglise orthodoxe vient de recevoir une position reconnue et juridique dans la République latvienne. Ce nouveau règlement tire d'une position humiliante et précaire dix pour cent de la population, dont un certain nombre de race latvienne; cependant le chef hiérarchique, l'archevêque Jean de Riga, déclare qu'il faudra encore combattre pour obtenir tous les droits. Les bâtiments ecclésiastiques, par exemple, sont déclarés être la propriété de l'Eglise, mais en attendant la cinquième partie en a été prise.

La question de juridiction dans les communautés orthodoxes, séparées politiquement de la Russie depuis la guerre, est compliquée et parfois assez épineuse. En Finlande, Esthonie, Latvie, Lithuanie et Pologne, les hiérarchies locales reçurent du patriarche Tikhon une autonomie pratique mais non canonique. Les diocèses de Pologne ont été déclarés complètement autocéphales depuis par une partie de l'épiscopat (l'autre partie a dû quitter le pays); les autres hiérarchies gardent une position pratiquement indépendante sous le patronage du Patriarche de Constantinople. Nous nous sommes donc trompés en parlant, dans des chroniques antérieures, d' « autocéphalie » d'Esthonie, de Latvie et de Finlande.

POLOGNE. Après l'Eglise Nationale Polonaise, sera-ce le tour de l' « Eglise Mariavite » (3) de s'unir à l'hiérarchie orthodoxe ? Nous l'ignorons encore. En tout cas, ayant obtenu du métropolite Denis des lettres de recommandation, l'archevêque, deux évêques et dix prêtres sont partis de Pologne pour un voyage en Orient ayant comme but le travail pour l'Union des Eglises, et qui comprend Belgrade, Sophia, Constantinople, Jérusalem, l'Athos, Alexandrie et Prague. Peut-être à leur retour pensent-ils suivre l'exemple des paroisses de l' « Eglise Nationale » dont nous avons parlé dans notre dernière chronique.

(3) Les Mariavites, secte schismatique fondée par Maria Koslovskaya, se séparèrent de l'Eglise catholique il y a quelques dizaines d'années. Ils reçurent de l'aide du gouvernement russe et sont assez nombreux et prospères, comprenant un archevêque, deux évêques, des séminaires, etc.

EMIGRATION RUSSE. On a fondé à Novy Sad, en Serbie, un séminaire orthodoxe. C'est donc le quatrième qui existe maintenant pour l'Eglise des réfugiés, avec l'Académie de Paris, le séminaire à Kharbin (Manchurie), et celui du monastère de Saint-Kirih en Bulgarie que dirige l'évêque-starets Damian. On voit que cette Eglise, comme celles des pays baltes et de Pologne, reprend ses forces et pourvoit au recrutement de son clergé, malgré les dissensions hiérarchiques qui continuent mais que nous ne voudrions pas souligner, puisque ce n'est pas notre affaire de nous y mêler. Notons seulement que l'hiérarchie nord-américaine a affirmé à un concile à Pittsburg son indépendance du Synode émigré de Serbski Karlovtsy, tout en restant fidèle à l'autorité ecclésiastique de Russie. Les évêques d'extrême-Orient (Pékin, Kharbin, etc.) prennent le parti du métropolite Antoine.

A Londres, lors du soixante-deuxième anniversaire de l'*Anglican and Eastern Churches Association*, l'archevêque Séraphin a célébré une Liturgie solennelle à l'église russe de Saint-Philippe, avec l'assistance du métropolite Euloge et de l'archevêque Vladimir. C'était la fête du Pokrov ou Protection de la Sainte Vierge, le 14 octobre. L'Evêque anglican de Woolwich et de nombreux membres du clergé anglican furent présents, derrière l'iconostase, et le métropolite grec Germanos assista aussi. Suivirent un *luncheon* et des discours, au cours desquels notons celui du Dr Kidd, membre des Conférences de Malines, dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

FINLANDE. Des missions, dans lesquelles prêchent aussi des femmes, se donnent avec grand succès dans les villages.

Nous avons parlé dans le numéro de septembre des troubles qu'a causé au fameux monastère de Valaam la nécessité d'adopter le « nouveau style » du calendrier. Vingt moines encore viennent de le quitter, condamnés par la cour ecclésiastique pour avoir refusé d'abandonner l'ancien style. Cette question peut sembler de peu d'importance à des catholiques occidentaux, mais de telles tragédies montrent son importance en Orient, et ceux qui s'occupent de l'Union des Eglises doivent la respecter et en tenir compte.

---

3. Échanges de vues.

Pierre et Jean. *(Un nouveau travail orthodoxe sur la primauté).* — Ce n'est qu'un opuscule; mais, en outre que la personnalité de l'auteur, qui est un des plus éminents théologiens russes modernes, suffit à commander l'attention, voici le type même d'ouvrage dont *Irénikon* aimerait s'occuper : à savoir un travail sérieux et irénique sur l'un des points où les chrétiens prennent diversement position. Qu'il me soit permis, pour ces raisons, de consacrer quelques lignes, hors du cadre bibliographique ordinaire de notre revue, au petit livre de Serge Boulgakov : *Saint Pierre et saint Jean, les deux premiers apôtres (Svv. Petr i Ioann, dva pervoapostola,* Y. M. C. A. Press, Paris, 1926, 91 pages).

Je n'essaierai pas d'analyser cet ouvrage. Je donnerai seulement un résumé, tout objectif, de ce qui m'en semble être les idées principales : — L'apôtre Pierre a reçu incontestablement du Christ une primauté. Ce n'est pas la juridiction épiscopale universelle qu'admettent les catholiques romains. C'est une primauté réelle, primat d'honneur et aussi d'autorité, susceptible, dans certaines conditions, d'être élargi, mais qui ne saurait s'exprimer « en termes de puissance ». La primauté de Pierre n'est pas unique; elle trouve sa limite dans des primautés égales, des co-primautés, qui, loin de s'opposer, s'harmonisent et se complètent. On distingue dans le collège apostolique certains « couples » dominants : ainsi le couple Pierre et Paul, dont la primauté romaine est l'égal partage. On a eu le tort, malgré des passages significatifs des Pères grecs, d'accorder une attention moindre au couple Pierre et Jean. Une étude approfondie du rôle de Jean, notamment à la Cène, au Golgotha, au Sépulcre, après la Résurrection, et aussi de la relation de Jean à la Vierge Marie « cœur vivant de l'Eglise », montrerait qu'une véritable primauté a été dévolue à Jean; non seulement il participe à la primauté de juridiction de Pierre, qu'il exerce surtout à l'égard des Eglises d'Asie, mais, lui dont les écrits constituent « un nouveau testament dans le Nouveau Testament », lui qui a reçu la « révélation » par excellence, il est, seul d'entre

les apôtres, dépositaire de la primauté prophétique. Bref, la primauté de Jean est une limite de la primauté de Pierre. Jean est égal à Pierre, ἰσοπέτρος (le mot est de S. Théodore Studite).

Il serait intéressant de savoir si l'auteur, qui met en relief l'autorité de Jean sur les Eglises d'Asie, n'envisage pas, derrière la question du rapport de Jean à Pierre, toute la question du rapport de l'Eglise d'Orient à l'Eglise d'Occident. De longue date, dans les Eglises orientales, on s'est réclamé d'un « christianisme johannique ».

Les thèses de M. Boulgakov, qui soulèvent tant de problèmes de théologie, d'histoire, d'exégèse, appellent évidemment une discussion serrée. D'ailleurs, les notes de cet opuscule se réfèrent presque constamment, pour les combattre, aux assertions du R. P. d'Herbigny dans son important traité *de Ecclesia*. Il n'entre pas dans mon intention d'entreprendre ici un examen critique du travail de M. Boulgakov : je tenais seulement à signaler à nos lecteurs ce livre, qui ne saurait passer inaperçu.

Hiéromoine Lev.

Heureux progrès des anglo-catholiques.

Notre Revue a exprimé à différentes reprises la joie profonde et les espérances chrétiennes que doit inspirer à tous les membres du Christ cette merveilleuse renaissance des idées catholiques au sein de l'Eglise anglicane. Ce point de vue n'est pas partagé unanimement, à en juger par certains articles parus ces derniers temps dans la presse catholique anglaise. Toute discussion doit être bannie de notre Revue ; mais il peut être instructif de rapporter ici la page que Thureau-Dangin (*La Renaissance Catholique en Angleterre au XIX*e *siècle*, IIe partie, 10e édition, Paris, Plon, pp. 109-111) consacre à cette question et dans laquelle il cite des paroles significatives de catholiques anglais :

Loin d'être embarrassés et comme chagrinés de cette sanctification de leurs frères séparés, les catholiques doivent en bénir Dieu. Ainsi Manning, en 1866, proclamait-il « sa cordiale et confiante sympathie pour cette ascension persévé-

rante de l'esprit de l'Eglise d'Angleterre ». Il déclarait se réjouir de tout cœur « à chaque instinct qui s'ouvrait dans cette Eglise, à chaque pulsation qui battait dans ses veines, à chaque aspiration qui s'y élevait, à chaque trait de conformité avec l'Eglise catholique qui s'imprimait en elle ». Et il ajoutait :

« Je prie qu'une pluie de bénédictions tombe « sur la terre qui était désolée » et que le désert « puisse fleurir comme le lis ». Chaque lumière nouvelle qui jaillit, chaque rayon de la vraie foi qui se répand sur l'Angleterre est une raison de remercier le Père des lumières. Nul de ceux qui ont l'amour des âmes ne peut considérer cette résurrection de l'esprit de vie dans le système anglican sans une tendre et affectueuse sollicitude. » (1)

Cette même appréciation clairvoyante, généreuse, nous la retrouvons encore dans un article récemment publié par la revue des Jésuites anglais *The Month*. L'auteur de cet article, le P. Rickaby, étudiant les lettres spirituelles de Pusey, rendait hommage à la bonne foi et à la sainteté de ce personnage, puis il ajoutait ces paroles remarquables :

Le progrès de l'Eglise catholique ne consiste pas seulement dans l'accroissement du nombre de ses fidèles par des conversions. Que des hommes qui ne sont pas catholiques aient un sens profond de la présence et de la majesté de Dieu, qu'ils le prient continuellement, qu'ils craignent son éternelle colère, qu'ils tiennent fermement à l'enseignement dogmatique particulièrement sur la Trinité, l'Incarnation, la nécessité de la grâce, qu'ils soient anxieux de confesser leurs péchés aux ministres du Christ et d'en recevoir l'absolution, qu'ils aient un désir impatient de se nourrir de la chair du Christ présent dans l'Eucharistie, que des jeunes hommes fassent effort pour garder leur pureté, que des hommes dans l'aisance se donnent du mal pour faire des œuvres de miséricorde, tout cela est un gain pour le catholicisme, tout cela réjouit le cœur du Pape, tout cela prépare et laboure le champ qui finit par rapporter des conversions : car c'est d'hommes de cette marque que sont faits les convertis au catholicisme romain (2).

Voilà bien l'idée vraiment catholique à la lumière de laquelle il convient de considérer l'évolution qui s'accomplit, depuis plus d'un demi-siècle, dans l'anglicanisme. Ne le perdons pas de vue; elle nous mettra plus à l'aise pour rendre justice à de nobles âmes; elle nous aidera à garder l'espérance, même en présence de déceptions momentanées; elle nous donnera,

(1) *England and Christendom*, Introduction, pp. XLII, XLIII.
(2) *The Month*, février 1899.

autant que notre esprit peut s'y hausser, une plus complète intelligence du dessein providentiel.

---

4. Revues.

QUELQUES REVUES ANGLAISES

Theology. « Journal de Christianisme historique » très intéressant, représentant à peu près le même niveau de « catholicisme libéral » ou modéré qu'ont rencontré à Malines nos théologiens. Des échos des « Conversations » s'y rencontrent, et le problème de l'Union des Eglises est souvent rappelé. Très précieux pour ses études de théologie positive et d'exégèse, cette revue se distingue par son objectivité et sa largeur de vue. Mgr Battifol a collaboré au numéro de novembre, et nous espérons revenir plus tard à ce qu'il y écrit.

The Green Quarterly. — Cette revue anglo-catholique si artistiquement imprimée et ornée de belles photographies, s'occupe moins de théologie que de piété, de littérature, d'œuvres, etc. Ce que nous y trouvons de plus intéressant, ce sont les articles de M. Kenneth Ingram sur le mouvement anglo-catholique, etc. Dans le numéro d'automne il insiste, en indiquant les dangers internes qui peuvent menacer celui-ci, qui doit encore rester un *mouvement*, c'est-à-dire une combinaison de tendances à diverses étapes d'avancement. Mais il en résulte que tout effort vers l'union de l'anglo-catholicisme avec Rome doit prendre la forme de sa préparation *lointaine*, car elle ne pourra arriver que lorsque, dans l'avenir, ce mouvement aura produit quelque chose d'homogène et de représentable. C'est là l'esprit dans lequel *Irénikon* envisage cette question. Nous attendons avec intérêt la suite de ces articles.

The Month. — Excellente revue religieuse catholique, littéraire, historique, etc. Certaines critiques d'*Irénikon* qui y ont paru récemment nous semblent provenir surtout d'une connaissance insuffisante de la langue française. On objecte parfois aux catholiques de cette langue qui parlent de théologie avec des anglicans, la difficulté qu'ils auront à saisir les

nuances de l'anglais. Il y a là du vrai; mais il ne faut pas oublier que la même remarque s'applique aussi en sens inverse.

Pax. Le même bulletin que publiaient les Bénédictins de Caldey avant leur passage au catholicisme, sous une forme depuis lors agrandie. Rédigé avec beaucoup de goût, il donne de bonnes études de spiritualité, de liturgie, d'histoire monastique, etc.

Laudate. Petit périodique des Bénédictins anglicans de Nashdom (autrefois de Pershore), représente à peu près ce qu'était autrefois Caldey : anglo-catholicisme très avancé, et un esprit profondément religieux qui se nourrit en grande partie de nos auteurs spirituels.

The Christian East. Tous ceux qui suivent le rapprochement anglo-orthodoxe connaissent ce *quarterley*, que nous avons souvent cité. Notons dans le numéro de septembre le texte d'un sermon prêché à Londres au mois de juin par le chanoine Douglas, sur la question de réunion mondiale, où, entre autres choses, il affirme que les Nestoriens et Monophysites orientaux « sont probablement libres d'hérésie christologique aujourd'hui », et insiste pour que le problème de l'union avec les orthodoxes se pose en termes de *toute* l'Eglise d'Angleterre. Mais est-ce possible, et les orthodoxes le préfèrent-ils ainsi ?

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION :

SURMONT, A., de la Congrégation de Scheut, *Dans l'intimité du Bon Maître.* Entretiens avec Jésus-Hostie. Chez Dewit. Bruxelles. 1925. 225 pages in-12. 6 fr. 75.

THUREAU-DANGIN, P., *Saint Bernardin de Sienne* (1380-1444). Un prédicateur populaire dans l'Italie de la Renaissance. Chez Bloud et Gay. Paris. 1926. 332 pages in-16.

VAN HOUTRYVE, I., O. S. B. *Via Vitæ,* tome I. A l'Action Catholique. Bruxelles. 1926. 216 pages in-12.

III. NOS ŒUVRES.

Le Groupe des Moines de l'Union d'Amay et de Schootenhof.

Par un rescrit du 20 octobre 1926, la Sacrée Congrégation pour les Affaires Orientales vient d'ériger canoniquement le noviciat des Moines de l'Union, avec le droit de recevoir les professions religieuses. C'est un acte important pour notre Institut monastique : l'appel du Saint Père adressé l'an passé aux Bénédictins en faveur d'un apostolat unioniste, s'adresse dès lors non seulement aux moines d'aujourd'hui, mais à tous ceux qui éprouvent l'attrait de la vie monastique associée, par la volonté du Vicaire du Christ, à cet apostolat de paix et de réconciliation, le plus chrétien et le plus actuel qui se puisse concevoir.

En attendant que la maison de Schootenhof ait obtenu son organisation définitive et ait achevé la construction en voie d'érection, tous les novices des Moines de l'Union seront réunis à Amay. Sur les instances de Dom Lambert Beauduin, supérieur général des Moines de l'Union, Dom Constantin Bosschaert, supérieur de Schootenhof, a bien voulu céder provisoirement son bras droit, Dom Franco de Wyels, pour exercer les fonctions de Maître des Novices. Dom André Stoelen d'Amay le remplace à Schootenhof.

Le Père Abbé du Mont César à Louvain, désigné par la Sacrée Congrégation pour les Affaires Orientales comme protecteur de l'Œuvre naissante, en attendant son érection canonique définitive, a fait visite à Amay le 25 septembre et à Schootenhof le 12 octobre et n'a pas caché sa très vive satisfaction des débuts de l'Œuvre.

Dom Lambert Beauduin s'est rendu à Rome en octobre dernier pour faire rapport à la Sacrée Congrégation Orientale et au Saint Père lui-même de la marche de l'Œuvre pendant cette première année. Dans une longue audience privée accordée le 22 octobre le Saint Père s'est renseigné minutieusement et s'est montré particulièrement satisfait d'apprendre que quinze moines et neuf novices faisaient déjà partie du groupe des moines de l'Union. Il les bénit tous pour avoir répondu avec tant d'empressement à son appel.

Dom Lambert Beauduin a entretenu le Saint Père d'une entreprise très importante qui est sur le point d'être réalisée

et que nous serons heureux de faire connaître à nos lecteurs dans le prochain numéro.

Un congrès d'Union orientale à Londres.

On peut dire sans aucune exagération que ce Congrès fut un grand succès. Tout y a contribué; la très bienveillante et active sympathie de S. E. le cardinal BOURNE, la présence de S. G. Mgr d'Herbigny, les pénétrantes études que les éminents orateurs ont exposées au public, et enfin l'inoubliable liturgie slave du samedi 30 dans la cathédrale de Westminster. Chaque point du programme, accompli à la lettre, apporta tour à tour aux participants, lumière, stimulant, dévotion. Y participèrent cinq moines de l'Union des Eglises : Dom Beauduin, Dom Dirkx, Dom Stoelen, Dom Balfour d'Amay et Dom Bosschaerts, supérieur de Schootenhof. *Irénikon* compte en Angleterre un grand nombre d'abonnés, aussi le contact fut immédiat et cordial entre le public et les moines.

La liturgie slave, réglée avec soin, fut réussie au point que des orthodoxes russes présents — dans une foule de 6000 personnes — se déclaraient édifiés et trouvaient que de tels offices font avancer l'heure de l'Union.

Le public, admirable d'attention, défila durant trois-quarts d'heure, après la liturgie, pour baiser, suivant le rite slave, la croix du célébrant.

Cette visite à Londres si agréable et si fructueuse est pour les Moines de l'Union un précieux gage de l'avenir de leur collaboration avec la « Société de Saint-Jean-Chrysostome » dans l'Œuvre commune de l'Union des Eglises.

Crucifixion.

(Daphni — Fin du XIe siècle.)

De la même époque et de la même technique que l'*Anastasis* déjà étudiée ici (cf. n° 1), et avec elle, la Crucifixion de Daphni représente la tendance catéchétique et dogmatique de l'art religieux dont la figuration picturale des « Douze fêtes » (cf. *Irénikon*, p. 130, note 1) est une autre expression.

La Crucifixion et l'Anastasis — *fondements de notre foi* (cf. n° 1 « Anastasis » texte de S. Jean Dam.) — occupent des places de choix, à des endroits qu'on ne peut ne pas voir.

Cette crucifixion marque dans l'art oriental la transition au réalisme. Jusqu'avant cette époque le Christ en croix avait plus l'aspect d'un Dieu, d'un roi : droit, vivant, les yeux vifs, le colobium ample autour du corps; Il répondait à la description de S. Jean Chrysostome (Hom. 85, in Joan.): « Vois comment, même sur la croix, il faisait tout sans trouble, parlant de sa mère au disciple, accomplissant les prophéties, donnant l'espoir au larron. Et, pourtant, avant d'être crucifié, il se montre couvert de sueur, saisi de terreur et d'angoisse. Qu'est-ce donc ? C'est bien clair : là, nous voyons la faiblesse de la nature, ici la plénitude de la puissance, la fin survint quand il le voulut et il le voulut après que tout fut accompli... Ce n'est pas lorsqu'il eut expiré qu'il inclina la tête, comme il arrive pour nous; mais lorsqu'il inclina la tête, alors il expira. Par là l'Evangéliste montre qu'il était le maître de tout. »

Il reste encore un reflet de cette majesté, de cette possession de soi dans l'admirable mosaïque de Daphni, bien que déjà le corps commence à se courber sous la douleur et que la tête s'incline. Durant les siècles suivants on accentuera, en Orient d'abord, l'expression douloureuse du Christ, au point qu'en 1054 les légats du pape Léon IX reprocheront aux Grecs cette nouveauté qui d'ailleurs n'aura pas moins de vogue en Occident quand plus tard la dévotion franciscaine à la Passion aura gagné les masses.

A la Mère du Christ et à saint Jean il n'était donc plus permis de garder contenue leur légitime douleur : Marie



approche une main du menton, tandis qu'auparavant elle se tenait suppliante, les deux bras levés sous le manteau. Dans le cours des siècles on accentuera toujours davantage l'aspect douloureux de Marie jusqu'à la figurer évanouie, en pamoison. Saint Jean, au début, était le disciple « qui témoignait » et pour ce motif portait l'Evangile (dans la main gauche); le voici affligé et son geste de témoignage se modifiera en un geste de douleur semblable à celui de la Vierge.

(Cf. Millet G. : *Monastère de Daphni, Iconographie de l'Evangile.)* Le cliché nous a été communiqué par M. Millet.

8

IRÉNIKON

Revue mensuelle.

IRÉNIKON-REVUE MENSUELLE : Paraît de Pâques à Décembre chaque mois en fascicules de 32 pages in-8°. La Revue étant mensuelle trois numéros seront doublés (64 pages) de façon à former à la fin de l'année un volume de 384 pages (12 × 32).

IRÉNIKON-COLLECTION : Pendant les trois mois de janvier, février et mars époque où la Revue est suspendue, parait chaque année une collection de 10 bruchures formant un second volume de la Revue; série d'études et de documents plus spéciaux qui trouveraient difficilement place dans un bulletin destiné à une plus large vulgarisation.

(Un hors-texte artistique contenu dans chaque numéro de la Revue formera chez nos abonnés une petite galerie d'art oriental.)

Conditions d'abonnement :

Irénikon-Revue et Collection (I.R.C.)

Belgique	20 fr.
Union postale . . .	35 fr.

Irénikon-Revue (I. R.)

Belgique	10 fr.
Union postale . .	17,50 fr.
Le n° séparé . . .	1,50 fr.

DIRECTION ET RÉDACTION :

IRÉNIKON, Prieuré d'AMAY-s/Meuse (Belgique)
COMPTE CHÈQUES : BRUXELLES, 1612.09

ADMINISTRATION :

M. J. Duculot, Éditeur à Gembloux (Belgique)
COMPTE CHÈQUES : BRUXELLES, 12.851 — PARIS, 800.12

Dépôt de Paris : 4, rue Cassette VIe
COMPTE CHÈQUES : PARIS, 67577.

On s'abonne à ces adresses, les paiements se font au compte de M. Duculot.

Permis d'imprimer.

Namur, 20 Novembre 1926.

J. CAWET, *Vic. gén.*

LIBRAIRIE

Les fréquentes modifications dans les prix et le fait que les ouvrages épuisés ne sont pas toujours réédités nous empêchent de continuer le système des « Bibliothèques » à 20, 50 et 100 fr. Les envois se font contre remboursement.

Une Œuvre monastique pour l'Union des Eglises (32 pp.) 0,50
Edition flamande, au même prix.

Plan de la Liturgie de S. Jean Chrysostome (16 pp.) 0,50

P. Allard : *S. Basile* (208 pp. in-12, 6ᵉ éd., 1920) ...... environ 6,00

P. Batiffol : *Catholicisme et Papauté* .... environ 4,0[illegible]

J. Bousquet : *L'Unité de l'Eglise et le schisme grec* (404 pp. in-12, 1913) 10,00

G. Brunhes : *Christianisme et Catholicisme* (40 pp. in-8°, 1925) env. 16,[illegible]

J. Calvet : *Le Problème catholique de l'Union des Eglises* (100 pp. in-12, 1921) .... environ [illegible]

P. Charles, S. J. : *La Robe sans couture. — Un essai de luthéranisme catholique. — La haute Eglise allemande.* — 1918-1923 (188 pp. in-8°, 1923) .... environ 8.-

Ch. Diehl : *Histoire de l'empire byzantin.* 15 pl., 4 cartes (250 pp. in-12, 1920) .... environ 10,00

Ch. Diehl : *Byzance. — Grandeur et Décadence* (340 pp. in-12, 1924) .... environ 10,00

R. P. Dieux : *Croisade pour l'Unité de l'Eglise* (environ 200 pp. in-12, 1926 .... environ 5,00

Dom Moreau : *Les Liturgies Eucharistiques* (248 pp. in-8°, 40 gr., 1924) .... environ 20,00

A. Puech : *S. Jean Chrysostome* (200 pp. in-12, 1923) .. environ 6,00

Ch. Quenet : *L'Unité de l'Eglise : Les églises séparées d'Orient et la Réunion des Eglises* (172 pp. in-12, 1923) ..... environ 4,00

P. Kagey : *Le Catholicisme en Angleterre* (62 pp. in-12, 1910) env. 1,50

Vl. Soloviev : *La Russie et l'Eglise Universelle* (336 pp. in-12, 3ᵉ éd., 1922) .... environ 9,00

Stoudion, Bulletin des Eglises orientales
L'année complète .... environ 15,00
Le numéro 1,50

S'adresser au Prieuré d'Amay-sur-Meuse
(BELGIQUE)

Compte Chèques : Bruxelles : Union des Eglises, Amay, 161209.

GEMBLOUX. — IMPRIMERIE J. DUCULOT, ÉDITEUR.